

bonnête homme ne refuse pas la dernière prière de son semblable.

Je demourai indécis, muet, immobile. Un vague pressentiment, que je ne pus définir s'était emparé de mes esprits, me faisant pressentir une de ces scènes navrantes de misères et de désolation, dont le souvenir ne s'efface jamais de la mémoire, et qui après des années viennent encore attrister. Mon énergie mentale était annihilée comme dans les cauchemars. On dirait que l'esprit est prophétique ou visionnaire, sentant, par anticipation, toutes les afflictions suspendues sur nos têtes, menaçant à chaque instant de nous écraser. On dirait encore qu'il existe des théories non développées, d'affinités sympathiques en sujets; quelques relations indéfinies, qui amplement développées prouveraient qu'il existe des courants galvaniques dans le système physique des hommes, agissant des nerfs sur le cerveau nous rendent sensibles aux souffrances de ceux dont nous possédons l'amitié. Toujours est-il que je pressentais que ce moribond m'intéresserait au plus haut degré. Plus je réfléchissais plus je me sentais entraîné vers lui. Ce qui me décida enfin fut la vue de cette courageuse sœur de charité qui avait bravé la rigueur du froid pour obliger le mourant.

J'eus honte de l'hésitation que j'avais montrée et pour donner un motif à cette hésitation je fis ce que plusieurs avant moi ont fait, font, et peuvent faire au besoin : demander le consentement de leur épouse.

— Louise veux-tu me permettre d'y aller ?

— Ah ! madame, dit la bonne sœur, Dieu vous bénira si vous accordez la permission que vous demande votre mari. Je ne sais si ce fut la voix persuasive et douce de la religieuse que décida ma femme à donner son adhésion ; ce que je sais c'est qu'elle la donna.

Faire les préparatifs de voyage et louer une voiture furent l'affaire de dix minutes. En moins de ce temps nous arrivâmes en face d'une misérable rangée de maison en bois dans la partie basse du bas du faubourg Québec.

— Laissez-moi passer devant, monsieur ; vous auriez peine à trouver la chambre qu'il occupe.

Mourant, pensif, je montai l'escalier dont les marches menaçaient de s'érouler sous moi. La religieuse arrivée à l'extrémité d'un étroit corridor ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes en présence du mourant. L'appartement présentait l'aspect terrible de la pauvreté. Dans un coin était une paille étendue sur le plancher sur laquelle gisaient le moribond et son enfant ; dans l'autre une table et une chaise. La chambre était basse, infectée d'une vapeur nauséabonde, produite par le mauvais charbon qui brûlait dans un poêle de tôle placé au milieu de l'appartement. Le Révérend M. B. veillait le mourant ; aussitôt qu'il m'aperçut il se leva et en me tendant la main.

— L'infortuné que vous voyez étendu sur ce misérable grabat a attendu votre arrivée dans la plus grande anxiété. Il vient de s'endormir, mais il ne tardera pas à se réveiller. Vous avez noblement agi en avant. Votre présence rendra, sans aucun doute, sa dernière heure plus douce plus tolérables.

A. S. O\*\*\*\*.

(*Est suite au prochain numéro.*)

#### ACROSTICHE.

### A LOUISE.

Laisse-moi fuir je ne veux plus t'entendre ;  
 Qui, laisse-moi, tu me portes malheur !...  
 Au seul instant, oui, j'ai pu te comprendre.  
 Et m'a fallu, ensuite, dans mon cœur  
 Te tendre, hélas ! t'effacer pour jamais,  
 En emportant, avec moi, mes regrets.